

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes critiques et historiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 11, numéro 2, septembre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301842ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301842ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1957). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes critiques et historiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(2), 298–304.
<https://doi.org/10.7202/301842ar>

BIBLIOGRAPHIE *

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)

accompagnée de notes critiques et historiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-bibliographie des Associés de Montréal

Année 1642 (suite)

16. — CLAUDE LEGLAY (Frère), dit aussi le « BON LORRAIN ».

A. NOTES BIOGRAPHIQUES

Voici un autre des grands dévots du XVII^e siècle, en France. Il était originaire de la Lorraine, ce qui fit le surnommer par les Parisiens de son quartier, tout autant le Bon Lorrain que Frère Claude. D'humble condition, ce ne fut longtemps qu'un pauvre artisan vivant de son métier. « Mais, raconte-t-on, il avait été saisi soudain de cet esprit d'apostolat » qui s'emparait de tant d'âmes françaises dans le premier quart du dix-septième siècle. M. Frédéric Monier dans sa *Vie de Jean-Jacques Olier* (Paris, 1914), nous apprend que « tels avaient été les miracles de son zèle que l'on avait cru devoir l'engager à quitter sa boutique pour s'y consacrer sans réserve. » Il vint bientôt se grouper avec d'autres apôtres très humbles autour de M. Olier. « Homme d'une sainteté éminente, écrit celui-ci, tout embrasé du désir de voler en Canada . . . Je le vis pour la première fois, continuait-il dans ses *Mémoires Autographes* qui rend à merveille l'atmosphère de ferveur où vivaient tous ces hommes de Dieu, je le vis, le 16 juillet 1642, dans l'église de Notre-Dame-des-Champs . . . Plusieurs autres personnes se rencontrèrent dans ce même lieu : ce sont celles qui se préparent pour aller dans le Canada, ou qui s'occupent des affaires de la religion dans ce pays. » Puis, M. Olier se prend à décrire toutes « les qualités prodigieuses » du Frère Claude : « C'est une impétuosité, et une sainte furie qui ne peut souffrir de se voir contenue et renfermée dans son corps ;

* Voir notre *Revue d'histoire*, V : 139-147, 296-307, 445-460, 603-616 ; VI : 146-150, 297-305, 458-463, 595-605 ; VII : 457-461, 586-592 ; VIII : 292-306, 449-455, 591-606 ; IX : 141-149, 306-309, 458-462, 594-602 ; X : 295-302 ; XI : 137-142.

il est comme un feu prisonnier lequel est retenu contre son gré et cherche de toutes parts ou pouvoir expirer . . . »

La mystique Marie Rousseau qui le connaissait bien, lui parlant, le 14 juillet 1642, de diverses œuvres, en vint à lui décrire les travaux entrepris pour « l'évangélisation du Canada ». C'est la première fois qu'il entendait parler de ce lieu. Elle le vit frémir soudain et s'écrier hors de lui : « Allons, allons à notre Maître, allons où il nous veut. » Deux jours plus tard, elle l'entraîne dans le sillage de M. Olier.

M. Faillon, dans sa *Vie de Marguerite Bourgeoys*, et surtout dans sa quatrième édition de la *Vie de M. Olier*, nous donne bien des détails sur celui qu'il appelle « un simple homme de prière ». Mais, précisément, il était, en tous points, conforme aux âmes ferventes que recherchaient MM. de la Dauversière et Olier, pour former aux côtés de riches, influents et très pieux gentilshommes, et aussi auprès d'ecclésiastiques fortunés aux cœurs d'apôtres, cette *Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle France*.

Evoquant le bon Lorrain, M. Faillon remarque dans un petit tableau pittoresque le comportement original de cet homme d'oraison : « D'un naturel fort gai, écrit-il dans la *Vie de M. Olier*, Frère Claude était si occupé de Dieu, que, dans les rues de Paris, il n'entendait ni bruit, ni fracas, ni carrosses, ni les cris qui l'avertissaient de se retirer . . . Il était heurté, foulé, jeté par terre ; on le croyait mort ou brisé ; il se relevait à l'instant, et quoiqu'il fut souvent blessé, il se trouvait bientôt guéri, sans le secours de personne. » Alors qu'il travaillait comme pauvre artisan, on voyait devant la porte de sa boutique, les jours de fête et de chômage, une longue file de carrosses d'où montaient et descendaient les personnages qui venaient consulter Frère Claude.

C'est donc ce Claude Leglay, dont nous ignorons encore, malgré nos recherches, les dates de naissance et de décès, une recrue originale et « d'une éminente sainteté », comme le proclame M. Olier. Nous l'écrivions un peu plus haut, il fut conduit par Marie Rousseau auprès du fondateur de Saint-Sulpice. Celui-ci, à son tour, lui fit prendre rang parmi les Associés de Montréal. Tel était l'esprit qui animait l'âme des fondateurs lorsqu'ils choisissaient leurs compagnons de travaux ; ils ne se souciaient aucunement de leur condition sociale, ni de leur fortune. Le point de vue surnaturel les préoccupait d'abord. Ils pouvaient écrire en toute sincérité dans leur admirable manifeste de 1643, les *Véritables Motifs*, des mots de délicate fraternité chrétienne comme ceux-ci : « . . . qu'on ne dise pas, je ne suis pas riche, je

ne sais rien faire, ou, j'ai affaire ailleurs, non ; mais plutôt que le riche contribue selon sa puissance et sa prudence ; le puissant de sa faveur, l'homme d'esprit de son conseil et industrie, et le pauvre de ses vœux et de ses prières . . . » Plus loin, il précise de nouveau sur la coopération que doit apporter chacun de nous dans la pratique de la charité temporelle et spirituelle et dans l'effort missionnaire. Citons encore les *Véritables Motifs* (éd. originale, p. 16-17) : « Le Roi des Rois . . . désire de nous que nous aidions à son œuvre [le salut du monde] de quelque condition que nous soyons, Princes, Princesses, Seigneurs, Dames et officiers, Pauvres et Riches, Prêtres, Docteurs et Pontifes . . . Sans doute, Dieu peut [tout] faire sans nous. Mais comme il ne veut pas nous sauver sans nous . . . il a résolu de nous sauver, les uns par l'aide des autres. »

B. ÉCRITS PERSONNELS

Nous n'en connaissons pas.

C. NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous ne pouvons citer aucune biographie. Les détails que nous fournissent surtout MM. Faillon et Monier, sulpiciens, ont été tirés de sources contemporaines, des mémorialistes Jean du Ferrier, Jean-Jacques Olier et Marie Rousseau, dont nous parlerons bientôt.

17. — CHARLOTTE MARGUERITE DE MONTMORENCY, PRINCESSE DE CONDÉ, 1594-1650.

A. NOTES BIOGRAPHIQUES

« Madame la Princesse », comme l'appellent les mémorialistes et historiens du temps, naquit en 1594, dans ce bel hôtel de Montmorency, riche de trésors d'art et d'illustres souvenirs recueillis déjà depuis plusieurs générations. A 16 ans, le 2 mars 1609, elle épouse Henri de Bourbon, prince de Condé, qui la conduit peu de temps après, à Bruxelles, afin qu'elle puisse échapper aux poursuites du roi Henri IV, qu'elle avait charmé par sa grâce et sa beauté. Là, elle se réfugie auprès de l'archiduchesse des Pays-Bas, Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne « qui lui donna, les plus beaux exemples de vertu » qui soient.

La princesse de Condé était la sœur de cet infortuné duc de Montmorency, décapité à Toulouse, et dont l'insuccès du recours en grâce témoigne de l'inflexibilité de caractère, comme de la

puissance politique du Cardinal de Richelieu. La lutte contre les grands du royaume, si souvent en révolte contre l'autorité du roi, atteignait cette fois son point culminant. Madame la Princesse fut la mère de la duchesse de Longueville, cette frondeuse incorrigible, du duc d'Enghien, « le Grand Condé », et du prince de Conti, associé de Montréal, durant les dernières années d'existence de ce groupement d'hommes et de femmes d'œuvres de France. L'Hôtel de Condé, un autre des beaux palais du temps, « le plus remarquable » d'après Sauval, s'élevait dans le faubourg Saint-Germain, et relevait de la paroisse de Saint-Sulpice. Après la mort de son mari (le 26 décembre 1646), elle s'adonna aux œuvres de bienfaisance et aux pratiques d'une vive piété, devint la pénitente de M. Olier, qui « traça lui-même les règles qu'elle devait suivre pour vivre en princesse chrétienne ». Elle fut la bienfaitrice des pauvres de M. Olier, son curé, tout comme de l'église et du Séminaire de Saint-Sulpice.

Invitée par une missive de Jeanne Mance qu'elle avait connue et reçue durant l'hiver de 1641, à Paris, elle accepta de faire partie de la Société de Notre-Dame de Montréal, persuadée en outre de l'excellence de l'œuvre de Ville-Marie par M. Olier, enfin rétabli de la longue et pénible maladie dont il souffrait depuis deux ans. La célèbre représentante de la famille royale de France se fit un devoir, certes, d'assister à la cérémonie « du dernier jeudi de février (le 27) 1642, à Notre-Dame de Paris. Elle consacra donc solennellement, avec les autres associés (35 en tout), l'île de Montréal à la Sainte-Famille, sous la protection particulière de la Sainte-Vierge. Puis, à l'occasion, son influence à la Cour, surtout l'amitié dont l'honorait la reine, Anne d'Autriche, régente du royaume, à partir de 1643, durent servir les intérêts de la Société colonisatrice de Montréal.

Elle mourut en décembre 1650, assistée durant sa dernière maladie par M. Olier, qui accourait, à sa demande, à la belle demeure qu'elle habitait, à Châtillon-sur-Loing. Peu après sa mort, le gazetier Loret rappella son souvenir dans quelques vers qui résument admirablement la vie de cette généreuse princesse, qui fut une des plus célèbres « dames de charité » que dirigeait vers les œuvres urgentes de miséricorde de la Capitale, « le bon M. Vincent ». Elle devint aussi, durant les dernières années de sa vie, ainsi que sa fille Anne-Geneviève de Bourbon, l'amie munificente des pauvres Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Voici les vers élogieux de Loret :

« Madame la Princesse, veuve,
 Qui maintes fois a fait preuve
 Tantôt d'un destin glorieux

Tantôt d'un sort injurieux
 De cent félicités diverses
 Et d'autant de traverses
 Mais ayant toujours conservé
 Un cœur haut, un cœur élevé
 Grand, bienfaisant, magnanime
 Digne enfin d'éternelle estime. »

Comment ne pas citer aussi un passage, peu connu, il semble, ou du moins, qu'on lit rarement, des *Entretiens* de saint Vincent de Paul avec ses filles religieuses et daté du 9 décembre 1657 (voir Saint Vincent de Paul, *Correspondance, entretiens* . . . tome X: 398). Le saint parlant de la mortification à pratiquer parfois en faisant des actions charitables, propose comme modèle la princesse de Condé, morte, il y avait sept ans seulement. Il écrit: « Quelqu'un me dira: « Monsieur, il faut monter des montées si hautes et être avec cela si chargée ! » Hélas ! mes Sœurs, on rapporte que Madame la Princesse, allant voir les malades, *monta en un jour quatre-vingts degrés* et que, étant revenue, sa robe était tellement crottée que ses gens en étaient étonnés. Que pensez-vous qui la portait à cela ? C'est qu'elle voyait qu'il fallait faire pénitence. »

Etre ainsi louée par un saint Vincent de Paul plusieurs années après sa mort, le fait, il me semble, valait la peine qu'on l'insérât dans cette trop brève notice.

Armes de Charlotte-Marguerite de Montmorency: Ecu en losange, partie: au 1, de la première partie de *Bourbon*; au 2, de la deuxième moitié de Montmorency.

B. ÉCRITS PERSONNELS

Nous ne pouvons en signaler aucun.

C. NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Voici une excellente biographie de la princesse de Condé et qui fait encore autorité:

197. — Le Vicomte de Noailles, *La Mère du grand Condé, Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé (1594-1650)*. Tours, [imprimerie Deslis père]; Paris, Emile-Paul, 1924. In-8.

N.B. Il existe d'autres vies de cette grande dame, mais ce sont des ouvrages de vulgarisation agréables à lire, mais qui ne nous apportent rien de neuf.

Autres ouvrages à consulter:

198. — Françoise Bertaut, dame Langlois de Motteville, 1621-1689, *Mémoires sur Anne d'Autriche et sa cour*. Edition Riaux. Paris, Charpentier, 1855. In-8.

N.B. MM. Emile Bourgeois et Louis André, dans les *Sources de l'Histoire de France, XVII^e siècle. II. Mémoires et Lettres*, (p. 82-85, No 773), ont rédigé cette note à la suite de l'œuvre de Mme de Motteville: « [le] texte [des Mémoires a été] revu sur une copie faite par [Valentin] Conrart et conservé à la B.A. [Bibliothèque de l' Arsenal]; peu de soin; trop de modifications au texte original. Et cela nous a fait sourire, en songeant que même Conrart ne sut pas toujours imiter « de Conrart le silence prudent ». Il gonflait les textes à l'occasion. On a d'ailleurs contesté cette affirmation... Ajoutons que l'édition Riaux est certainement une des meilleures que l'on connaisse quand il s'agit des Mémoires célèbres de Madame de Motteville.

199. — Joseph-François Bourgoïn de Villefore, 1652-1737, *Véritable Vie de la duchesse de Longueville*, Amsterdam, 1739, In-12.

N.B. L'édition originale fut publiée sans lieu [Paris], en 1738, mais est moins complète que celle publiée à Amsterdam. MM. Bourgeois et André qui nous donne ce détail, dans l'ouvrage cité ci-dessus, ajoute ce renseignement intéressant: « Les sources de l'auteur sont les renseignements fournis par Madame la Princesse [de Condé, sa mère] et les lettres de Madame de Longueville... Ecrivain janséniste, il est trop favorable à la duchesse... » Mais ce dernier trait ne touche pas à notre sujet, le portrait de Madame la Princesse.

200. — Victor Cousin, *La Jeunesse de Madame de Longueville*. 4^e édition. Paris, 1859. In-8.

N.B. Nous nous remettons fort bien dans l'atmosphère du XVII^e siècle en relisant cette agréable évocation de la maison princière d'Henri II de Bourbon, prince de Condé, de sa femme et de sa fille, la célèbre et future frondeuse.

201. — Aumale, *Histoire des princes de Condé pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1876-1896. 7 volumes. In-8.

N.B. Il y a beaucoup à glaner dans cet ouvrage. La correspondance de Henri II de Bourbon, prince de Condé, est insérée au début du 3^e volume. Le mari un peu rude et belliqueux de « Madame la Princesse » nous laisse prévoir la longue mésentente entre les époux. L'emprisonnement du prince eut cela de bon qu'il les réconcilia. C'était un cœur magnanime que celui de Charlotte-Marguerite de Montmorency, comme nous le dit si bien le copieux gazettier Loret.

202. — Pierre Coste, prêtre de la Mission, *Saint Vincent de Paul et les Dames de Charité*. Introduction par Etienne Lamy de l'Académie française. Paris, Bloud et Gay, libraires, 3, rue Garancière, s.d. 280 pages. 20.5 x 13.5 cm.

N.B. De beaux portraits sont présentés dans ce livre, où nous touchons de près tous ces mouvements de bienfaisance, telle que les comprenaient les grandes dames de l'époque; saint Vincent de Paul avait parfois à essuyer certains reculs et même de pénibles refus. La Princesse de Condé se rendait presque toujours à ces assemblées assez nombreuses, au grand contentement de M. Vincent, comme nous pouvons en juger dans sa correspondance.

Rappels d'ouvrages déjà décrits dans cette bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal.

1. — Jean Loret, *La Muze historique* . . . Voir no 63.
2. — Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiette* . . . Voir no 64.
3. — Saint Vincent de Paul, *Correspondance, entretiens* . . . publ. par Pierre Coste. Voir no 58.
4. — Abbé Hospice-Anthelme Verreau, *Notice sur les fondateurs de Montréal*. Voir no 74.
5. — *Ville, ô ma Ville*, Recueil édité par la Société des Ecrivains canadiens. Voir no 88.
6. — Frédéric Monier, p.s.s., *Vie de M. Olier* . . . Voir no 111.
7. — Emile Magne, *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet* . . . Voir Nos 191 et 192.
8. — Pierre Coste, *Le Grand Saint du Grand Siècle. Saint Vincent*. Voir no 87.

(à suivre)

MARIE-CLAIRE DAVELUY
